

Cahier Catherine Mavrikakis

Catherine Mavrikakis, Valérie Lebrun and Jérémy Laniel

Number 166, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86171ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mavrikakis, C., Lebrun, V. & Laniel, J. (2017). Cahier Catherine Mavrikakis. *Lettres québécoises*, (166), 5–13.

Catherine
Mavrikakis

Photographies par **Sandra Lachance**





Je ne renierai jamais la femme qui me hante

Autoportrait | Catherine Mavrikakis

Contrairement à la formule apocryphe de Gustave Flaubert, Madame Bovary, ce n'est pas moi ! Personne ne m'a jamais traitée de sentimentale : les Léon ou les Rodolphe de ce monde me laissent indifférente et je n'éprouve aucune tristesse à avoir mis au monde une fille. Je porte un amour infini à ma Savannah-Lou et je suis persuadée qu'elle ne m'oubliera pas aussi vite que Berthe s'est dé faite de sa mère.

J'ai pourtant longtemps entretenu l'idée que j'avais plutôt un petit quelque chose de Charles Bovary. Comme lui, j'étais de la race des grotesques. À l'école, on se moquait déjà de moi. Ma conversation pouvait être « plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient ». Je savais facilement susciter l'ennui, si on m'en donnait l'occasion, et il me semble qu'en moi couvait un tempérament un peu bonasse, qui me rendait par moments singulièrement pathétique. Pour me secouer de ma torpeur, je me suis imaginée en Bouvard et Pécuchet, m'exaltant pour un savoir ridicule, le cœur en fête alors que j'allais d'échec en échec.

Et puis, sans savoir comment, j'ai rué dans les brancards.

Au milieu des conflits épiques de mes parents, imitant Bérénice Einberg, mon idole, j'ai porté un amour sans limites à mon frère et à quelques amies. Tout cela m'a permis de traverser ma crise d'adolescence avec une violence parfois digne de celle de Patrick Bateman. Mais mes charges d'original épormyable contre la bêtise et la méchanceté humaines ont fini par faire de moi un Mycroft Mixeudeim. Je ne suis parvenue qu'à me blesser à force de foncer dans les autres ou de me lancer contre des murs.

Ma mère aurait pu s'appeler Madame Fichini et mon père Eugène Rastignac. Tous les deux ont compris très tard qu'ils n'évoluaient pas dans le même roman. Le mal était déjà fait. Ils avaient déjà engendré le malheur et ma haine.

Comme Erika Kohut, j'ai dormi avec ma mère jusqu'à un âge beaucoup trop avancé. L'inceste était mon lot et si je n'ai rien

Chambres Rooms

#111 a #114



d'une pianiste, j'ai fait dans les sex-shops, les peep-shows et les mutilations de toutes sortes, sans jamais me coucher de bonne heure. Il ne faut pourtant pas m'imaginer en victime. Je ressemble à Nadine qui pourrait étrangler sa coloc simplement parce qu'elle l'insupporte.

En fait, je paierais cher pour avoir commis un matricide comme le grand François Perrault ou avoir encore en moi le bruit libérateur du torrent qui aurait pu se faire entendre si seulement la violence de ma mère avait été plus physique et que j'étais devenue sourde en recevant un grand coup. Je suis, je le crois vraiment, capable du pire. Pourtant je ne partage que très peu avec un Meursault qui ne pleure pas à l'enterrement de sa mère ou qui tue un homme parce que le soleil est trop fort. Je me sens bien davantage comme un Raskolnikov et je me tourmente déjà en réfléchissant à ce que sera mon châtiment pour le crime qui est le mien.

Beaucoup m'ont traitée de Scarlett O'Hara, non sans raison. D'autres m'ont mentionné Nadja en affirmant que j'étais une muse. Ils me promettaient aussi une fin dans la solitude d'un quelconque hôpital psychiatrique. J'ai cru à leurs menaces. Les gens sont capables du pire. Cela, je l'ai compris grâce à Claus et Lucas. D'autres m'ont fait jouer Phèdre et puis m'ont « castée » en Lol. V. Stein tétanisée. Mais moi, je sais bien que je ne suis que le vice-consul de France à Lahore. Je hurle dans les jardins de Shalimar et il me suffit de danser avec une Anne-Marie Stretter pour être tout à fait comblée.

Non, vraiment, je ne ressemble pas à Madame Bovary. Je suis bien plus casse-pieds. Toutefois, je dois l'avouer, j'ai, comme la belle Emma, trempé trop longtemps dans la soupe littéraire pour ne pas la régurgiter de temps à autre. Je vois le monde par les livres et, semblable à la grand-mère du narrateur d'*À la recherche du temps perdu*, j'ai du mal à penser aux gens sans songer à ce que dirait d'eux Madame de Sévigné. Je suis obligée de me retenir pour ne pas m'exclamer dans une conversation : « Sévigné n'aurait pas dit mieux ! » Oui, j'ai tout d'une femme savante. Philaminte, Bélise et Armande n'ont rien à m'envier côté prétention. Mais attention ! Je ne suis pas Legrandin, snob dans le placard, qui fustige ceux et celles qui tiennent à se distinguer du commun des mortels. En moi ne vit aucune Madame Verdurin, souveraine régnant sur un petit clan d'artistes auquel elle dicte ses lois esthétiques. Je préfère vivre à rebours de ce monde et, comme Jean des Esseintes, je fuis tous les groupes. Les sociétés bien-pensantes me révulsent et je privilégie, comme Iago, le droit de trahir qui je veux.

Je crois qu'avec le temps je ressemble de plus en plus au ridicule baron de Charlus, puisque j'ai cette fâcheuse tendance à parler de moi sous couvert de littérature. Oui, j'ai un côté très Guermentes, membre de l'ordre de Malte, du Jockey et de tutti quanti, mais je ne renierai jamais la femme qui me hante, la Divine de Genet, ce travesti vulgaire des bas-fonds parisiens. Il faut dire que, comme ces deux personnages, j'ai un je-ne-sais-quoi de féminin que je sais mettre en scène en étant sirupeuse ou tout simplement peinturlurée. Je soliloque au lit sans ponctuation, comme une Molly avec son Bloom, mais mon identité sexuelle reste on ne peut plus trouble. Même mon mari le dit.

Depuis quelques années, je vieillis et puisque j'ai oublié, contrairement à Dorian ou Faust, de vendre mon âme, les rides se forment sur mon visage, sans que je puisse y faire quoi que ce soit.

D'ici ma mort, je me retirerai, en suivant Hans Castorp, loin du monde. Je me cacherai au sein de quelque montagne magique. Mais moi, je saurai me perdre dans la blancheur de la neige, avant que le monde s'effondre dans la guerre et la colère, sans laisser la moindre trace de mon existence. Ou alors, comme Gustav Aschenbach, j'irai décatie, trop coquette et lessivée mourir à Venise. Je m'éteindrai doucement sur la plage en regardant un quelconque bellâtre. Mais il est bien possible que tout se termine très vite, que le mot *fin* arrive précipitamment au détour d'une page de vie. Dans tous les cas, je serai une morte heureuse. Pas une Ligeia ni une Morella. Je ne viendrai pas hanter ceux et celles qui me survivront. Qu'ils se débrouillent sans moi ! Après tout, à la vie, j'ai déjà beaucoup donné... J'ai donc un peu hâte de ne plus être personne, de ne plus être écrite par la littérature. Il doit y avoir quelque chose d'infiniment doux à se dissoudre dans le grand vide, à voir surgir la dernière phrase. Oui, surtout de moi, de tout « qu'on n'en parle plus », comme l'a dit Bardamu en s'enfonçant dans la nuit. ♦

À Catherine, cette héroïne... qui ne m'aura pas sauvé la vie

Valérie Lebrun

Quand j'entends le nom de Catherine, je pense à un portrait qui ne se fera jamais. C'est ce que j'ai dit récemment à mon amie Chloé alors qu'on parlait de nos thèses qui donnent parfois l'impression, elles aussi, de ne pas se faire. Pourtant, le lien est là : entre Catherine, les alliées qui écrivent en écho à celles qu'elles aiment et les rêves qu'on se raconte, au fil des jours, pour résister un peu au temps de l'université.

Je ne compte plus les fois où j'ai entendu « Catherine » en sachant que c'était bien d'elle dont il était question. Quelque chose de l'anecdote, d'une rumeur qui ne me reconforte pas. J'ai souvent souhaité que les gens se taisent et qu'ils la lisent, la lisent encore ; qu'ils reprennent tous ses textes à rebours, dans le désordre, en commençant par la fin ou le milieu, mais qu'ils se taisent enfin. Que la littérature prenne toute la place et qu'on cesse de quémander au grand miroir de la vie banale qui, d'entre nous, détient la plus belle histoire de Catherine.

J'écris cela, mais je ne sais pas si j'y crois. J'aime, moi aussi, savoir qu'elle est là. J'aime qu'on dise qu'elle portait des lunettes de soleil lors d'une conférence, qu'on puisse deviner sa présence par un parfum qui change, mais qui redonne à Montréal la grandeur plutôt sauvage d'un jardin anglais. J'aime qu'elle ait cette voix, inimitable, que mes amies et moi nous amusons quand même à imiter. Une voix qui ne va pas sans le mouvement saccadé des gestes, les pauses qui donnent envie qu'elle reprenne la cadence. J'aime qu'elle donne suite aux lettres, qu'elle se prête aux rendez-vous, qu'elle attire les confidences. J'aime avoir appris l'existence d'Hervé Guibert, de Christine Angot, de Sarah Schulman et de Diamanda Galas dans ses cours où prendre des notes me paraissait ridicule tellement j'étais happée par elle qui s'asseyait au même niveau que nous pour parler de textes et de films qui, visiblement, la touchaient.

J'aime comment apparaissent les noms importants de Martine Audet, de Nicole Brossard et d'Anne-Marie Alonzo dans une tirade de Sappho-Didon Apostasias, la narratrice de *Ça va aller* que j'imagine en larmes, claquant la porte de sa totote, chaque fois que je traverse l'avenue Outremont. J'aime que le ciel de Catherine soit mauve, qu'il vire au violet, et que la maison de tôle devienne le lieu des flammes. J'aime qu'il y ait des filles partout dans ses livres. Qu'elles soient toutes légèrement insupportables. Intelligentes, impérieuses et romantiques. Je pense à Éva, Lazare, Olga-Mélie, Victoire, Louise, Heaven, Pearl, Érina, Clarisse... J'aime qu'elles soient psychanalyste, oiseau de malheur, âme sœur, pilote de ligne, chef de bande, chirurgienne, gardienne de château, pleureuse et parturiente sans que rien leur soit enlevé. Pas même l'amour. Que Catherine leur donne à chacune tous les droits, tout l'espace qu'il faut pour être à la fois crainte et admirée. J'aime que leurs histoires soient comme des rêves : à la frontière du tragique et du lubrique. Que le passé et le présent soient lourds, lourds, lourds, mais que

l'avenir réussisse quand même à voler aux pierres tombales leurs couronnes de fleurs.

J'aime que les narratrices m'emportent. Qu'elles m'essoufflent et me fassent rire. Qu'elles m'emmènent avec elles du désert de l'Arizona à Amsterdam, mais que la Grèce soit encore à venir. J'aime qu'il y ait une petite place, malgré les chagrins et les fantômes, pour l'attente et les promesses. Que cela circule... comme la narratrice de *La ballade d'Ali Baba* qui prend, en pleine tempête, le chemin de Key West en nous faisant traverser quatre saisons en deux jours. Nous permettant de fuir avec elle.

Moi qui ne suis pas du tout actrice, je me plais à déclamer les premières et dernières lignes de *Fleurs de crachat*. Au salon, devant quelques élues ou bien seule, en me séchant les cheveux, je m'amuse. Ses mots agissent sur moi comme une musique, me promettant la beauté d'une fin qui s'étire. D'une fin qui, au lieu de finir, se lance en l'air et monte en neige. « Que le manège infâme ne s'arrête pas... », c'est bien là une formule que je répète à tout vent, et qui, avec le temps, continue de trouver de nouvelles résonances. Pourtant, si je redis les mêmes mots, si je m'entête à voir des vérités là où il n'y a que du jeu, c'est peut-être pour oublier ce rendez-vous que j'ai manqué, il y a quelques années. Catherine avait été invitée à la librairie Raffin, sur la Plaza St-Hubert, pour donner corps à Flore Forget, ma narratrice, mon héroïne. Celle qui devait m'accompagner est tombée malade. « *Flore forgives but she never forgets.* »

Lire Catherine, c'est se nourrir de signes. À l'image de cette femme qui regarde Albertine dans *À la recherche du temps perdu* et dont on eût dit qu'elle lui faisait des signes comme à l'aide d'un phare, je tourne les pages en éclaircuse. Et si ce n'est pas paisible, ce n'est pas la faute à la mort qui rôde d'un livre à l'autre. Je crois qu'il faut plutôt blâmer l'amour qu'elle donne tout entier, dans sa forme la plus brute : un amour cannibale et mélancolique dont la seule mesure est d'aller trop loin.

Dans l'un des portraits de femmes qu'elle écrit pour le magazine *Vogue*, Duras ordonne aux lectrices d'imaginer des filiations



Photo : Sandra Lachance



Photo : Sandra Lachance

impossibles. Imaginez, dit-elle. De qui Jeanne Moreau serait la petite-fille ? Et Delphine Seyrig ? Comme si elle se tenait debout face à un gros chaudron dans lequel elle ajouterait, un à un, les ingrédients d'une potion magique, Duras n'hésite pas. Elle ouvre grand les possibles et lance des sorts : Stendhal ! Proust ! Deux écrivains à qui elle donne aussitôt deux compagnons : Alain Resnais ! Louis Malle ! Or, le jeu de Duras vise moins à créer des monstres de fiction qu'à faire venir les femmes d'ailleurs, « par le haut », comme l'écrit Bersianik dans *L'Euguélionne*.

J'aurais peut-être voulu jouer avec vous, Catherine. Même en sachant qui de nous deux gagnerait, car au jeu des filiations, vous avez inventé vos propres règles. Vous nous avez fait réfléchir à nos envies d'Antigone, de Clytemnestre. Vous y avez semé le doute aussi. Oui, j'aurais sans doute voulu jouer avec vous, mais j'imaginerai plutôt vos gestes. Puisque, secrètement, je me demande comment vous êtes avec les agents de bord, les gens d'hôtel. Si vous buvez du champagne comme ça, pour rien. S'il vous arrive de descendre la rue Saint-Urbain vers le Vieux-Montréal pour voir le fleuve ou les feux d'artifice ; vous imaginer qu'il s'agit du Pacifique et d'étoiles filantes.

Vous le savez déjà : les liens qui m'intéressent se limitent souvent aux trajectoires entre les gens et les lieux, à cette façon de créer un paysage autour de celles que j'aime. Alors si je pouvais tracer des lignes autour de vous, je commencerais par le long couloir du 8^e étage du pavillon Jean-Brillant de l'Université de Montréal. Ensuite, ce serait chacune des phrases lues après avoir dessiné de petits cercles dans les marges de vos textes. Des phrases d'Oscar Wilde, d'Edgar Allan Poe. En surimpression, il y aurait les traits de pinceau qui forment le visage de Catharina van Hemessen, cette artiste hollandaise du XVI^e siècle en qui vous dites vous être reconnue. Puis, tout de suite, apparaîtraient les lignes noires que vous dessinez sur vos paupières et qui me font penser aux routes américaines par lesquelles passent et repassent vos narratrices. Il y aurait évidemment le fil des araignées, leurs toiles. Faut-il encore dire pourquoi ?

Vous avez écrit quelque part que les énonciations multiples, fictives, les dédoublements et les redoublements d'identités vous permettaient d'imaginer un monde où les filles existeraient et où vous auriez, vous aussi, droit de cité. Vous avez écrit ailleurs que vous tuez vos idoles, à petit feu, dans chaque imitation, chaque geste, pour pouvoir prendre leur place...

J'ai été ravie quand, dans un autre texte, vous disiez avoir rêvé, très jeune, d'être Duras, mais que vous étiez plutôt Yann Andréa : une lectrice qui écrit. À mes amies les plus chères, vous avez dit qu'elles avaient une voix, qu'il fallait écrire ensemble. C'est en lisant « Le goût de l'autre », un article écrit avec Martine Delvaux, et *Ventriloquies* que j'ai compris que l'écriture était une question de proximité : que la collaboration n'est pas une fiction théorique. Que les femmes peuvent sauter du radeau de la Méduse à l'Arche de Noé et enjamber les canyons. Que les affinités peuvent être éphémères puisque les textes, eux, ne disparaissent pas.

Vous l'avez dit : dans la fin, quelque chose continue.

Quand je pense à vous, je pense donc à une littérature qui déraile, qui fredonne et qui avance langoureusement en me faisant faire de lents zigzags. Je pense à votre « Catherine's Manifesto » que vous dédiez à votre chienne, à votre propre chatte et à celles de toutes vos copines de combat. Je pense aussi, malgré moi, à vos narratrices qui forment une sorte de constellation. De petits éclats que je relie à d'autres et qui me font comprendre pourquoi, à la fin d'*Oscar De Profundis*, l'un des personnages décide de mourir en lisant *The Great Gatsby*. Parce qu'au bout du rêve, de l'autre côté de la rive, il y a une lumière qui clignote.

Elle était verte pour *Gatsby*. Mais pour moi, vue d'ici, elle est toujours mauve. ♦

Valérie Lebrun termine un doctorat en littérature avec Martine Delvaux. Mis à part les aéroports, ses amies, la soie noire et les draps blancs, elle n'a qu'un seul intérêt : l'impossible amour.

La machine écrit tous mes livres

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles de Catherine Mavrikakis.



Est-ce que le roman est mort ?

Oui, depuis longtemps... La littérature aussi est morte. Elle n'a d'ailleurs pas existé très longtemps comme concept. Nous sommes bien au-delà ou en deçà du romanesque. C'est une question de temporalité, le roman, c'est long, cela se déploie, et nous avons du mal à vivre la temporalité de façon romanesque de nos jours. Mais je pense qu'il faut résister à son époque. Toujours. Et que nous sommes beaucoup à aimer ce qui est mort, ce qui paraît anachronique. Le roman est mort, mais son cadavre bouge encore et quand il sera bien mort, il n'en finira pas de nous hanter. Nous vivrons avec son spectre et l'héritage qu'il nous a préparé. On ne se débarrasse pas des morts très vite.

Ai-je une béquille littéraire ?

Je n'ai pas de béquille littéraire. Je me lance toujours dans les textes avec l'impression que je vais me casser la gueule. De toute façon, j'aime les textes qui ne marchent pas parfaitement, qui vont de guingois, qui clopinent, qui boitent. Je n'aime pas les textes dont l'autorité viendrait d'un « c'est bien écrit ». Même chez Proust, j'aime quand la phrase va de travers et qu'après elle retombe mal sur ses pattes. Donc je ne vais jamais aller vers quelque chose qui m'aide à me tenir droite dans le texte ou à avancer avec aisance. Je vais chercher les obstacles, les empêchements. Alors oui, j'ai peut-être une béquille, comme on se met des bâtons dans les roues, pour que cela n'aille pas sur des roulettes, l'écriture.

Le pays dont je préfère la littérature ?

L'Autriche, sans hésitation, parce qu'Elfriede Jelinek, Thomas Bernhard, Robert Musil, Josef Winkler, Hugo von Hoffmansthal, Joseph Roth, Karl Kraus, Rainer Maria Rilke, Christine Lavant, Stefan Zweig, Peter Handke, Ingeborg Bachman, Herman Broch, Friederike

Mayröcker, Marlen Haushofer, Elias Canetti, Vicky Baum, Susanna Kubelka et Anna Gmeyner. Mais comme pour moi la littérature ne vient pas d'un pays mais d'une langue, je dirais toute la littérature de langue allemande et là, je ne recommence pas une autre liste ici.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivaine que je suis devenue ?

Je l'ai souvent dit : *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* d'Hervé Guibert, parce que Guibert y racontait son sida au jour le jour. J'ai vu l'importance de l'écriture pour la vie. Le désir de conjurer le mauvais sort. La littérature a permis à Guibert de jouer un rôle dans le monde, alors qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui. L'écriture était une urgence. C'est ce que Guibert m'a donné à comprendre.

Si je n'écrivais pas, je...

... ne sais pas ce que je ferais de ma vie. Les journées seraient longues, mais je lirais peut-être plus. Je ne peux pas m'imaginer loin des mots, ce sont des petites bêtes, des fourmis de formes diverses que je dresse et qui finiront par me dévorer.

Comment je veux mourir ?

Dans un roman, comme un personnage secondaire qui disparaît dans la trame narrative, sans laisser de trace et sans que le lecteur s'en aperçoive. Je voudrais simplement tomber hors du récit, avec discrétion.

Le mot, la devise, l'expression ou l'adage que je trouve le plus galvaudé ?

Les mots, les expressions ne sont pas pour moi trop galvaudés. On les use, on les déforme, on les transforme sans respect, et c'est tant mieux. Il ne faut pas croire à une possible pureté des mots, ce sont des canailles qui de toute façon n'arrivent qu'à nous trahir. Mais un

mot que je voudrais voir plus galvaudé, c'est le mot *littérature*. On ne l'emploie pas assez. On parle de *roman*, de *poésie*, de *livre*, beaucoup de *livre*, dans la *journée du livre*, le *salon du livre*, la *vie des livres*, le *support des livres*, la *disparition des livres*. Mais *littérature*, c'est un mot que l'on ne veut pas employer. Il faudrait apprendre à l'utiliser à tort et à travers, le faire revivre un peu. Un mot qui a aussi totalement disparu, c'est le mot *génie*. On n'est plus génial de nos jours ou quoi ? Ou faut-il tout réduire à la volonté et au travail ?



Photos : Sandra Lachance

Les jours sans mots, je vais mal, je tombe dans une très grande neurasthénie. Je suis droguée au langage.

Ma drogue favorite ?

Les mots. Un de mes amis, qui était d'ailleurs dealer de drogues, me disait toujours avec tristesse que je n'avais pas besoin de sa camelote parce que je me droguais aux mots. Ce n'était pas tout à fait vrai, mais je suis d'accord avec l'idée générale. Je me grise de mots. Des mots des autres surtout. Ceux que je lis, ceux que j'entends. Je me réveille souvent la nuit avec une phrase à l'esprit, une phrase entendue dans la journée, et je me mets à l'analyser, à la peaufiner, je ne peux plus dormir ou alors je me berce de cette phrase pour me rendormir. Je crois à la force performative du langage, à des mots-sésame-ouvre-toi, aux sorts lancés et surtout aux « contre-sorts ». Oui, les mots ont la capacité de me rendre *high*, de me sortir de ma mélancolie ou de m'y replonger. Les jours sans mots, je vais mal, je tombe dans une très grande neurasthénie. Je suis droguée au langage.

J'ai peur de...

... connaître tous les récits. D'avoir lu tous les livres (parce que la chair est triste hélas !, comme l'a dit Mallarmé) et de savoir à l'avance comment les histoires, la mienne, celle des autres, vont finir. Dès le début, je vois ce qui peut arriver dans une histoire d'amitié ou d'amour (et ici, je ne parle bien sûr pas seulement des livres). Avec l'âge, cette connaissance devient plus profonde. J'ai peur de me désintéresser de l'existence, parce que je l'ai trop

pressentie, trop lue, trop comprise. « *Been there, done that* », dit-on en anglais. J'ajouterais : *already read that book*. Cela me terrorise.

Mon pire et mon meilleur souvenir d'écriture ?

Mon pire souvenir d'écriture est quand j'ai six ans et que je dois utiliser une plume pour la première fois. Immédiatement j'appuie trop fort et la plume se met à cracher une encre bleue avec laquelle j'écris mon nom qui ressemble à un gros pâté. Le meilleur souvenir d'écriture a eu lieu quand j'ai acheté un ordinateur. Les mots me semblaient venir de la machine. C'étaient les touches qui dirigeaient mes doigts. Cela n'a pas cessé... La machine écrit tous mes livres.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ?

Pourquoi ? Je lis parfois les critiques de mes livres. Mais pas très souvent. Je ne sais pas pourquoi. Mais je me dis que cela ne m'est pas adressé. C'est pour les gens qui veulent me lire, pas pour moi. Parfois, je lis les textes universitaires sur mes livres. Et là, je suis toujours en colère contre moi. Il me semble que j'aurais dû faire quelque chose de moins évident, de plus compliqué. Cette façon de réduire les choses à une problématique ou encore à un écho du social m'ennuie, m'irrite, mais je me dis que c'est de ma faute tout cela. Il faut que j'apprenne à être illisible. Je suis sûrement trop claire...

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Oui, il y a parfois des textes qui sont écrits dans une espèce de folie, en quelques jours, dans une sorte d'illumination, de révélation. Je pense que Duras écrivait ses textes dans cette précipitation, dans cette incandescence. Cela m'est arrivé pour un ou deux textes. Je ne pouvais pas les quitter, j'étais bouleversée par eux. Ces états de grâce, même furtifs, sont ceux que je recherche à travers les contraintes. Je veux que tout à coup le texte me dépasse de moi-même. La contrainte est là pour trouver la grâce...

Avec quel écrivain-e, mort ou vif, voudrais-je prendre un verre ?

Pour lui dire quoi ? Je ne veux pas prendre un verre avec les écrivains. Les écrivains ont peu de rapport avec leur œuvre, je ne le sais que trop. Heureusement d'ailleurs. Donc, je ne veux pas connaître les écrivains. Et puis, je suis d'une timidité malade, que je tente de maquiller par une parole très dense. Je serais paralysée devant Elfriede Jelinek ou Carson McCullers. Parfois pourtant, je vais prendre un verre avec des gens que j'aime qui sont poètes, romanciers, essayistes. C'est quand même mon monde, le monde littéraire, que je le veuille ou non. Souvent, je vais partager des moments avec des femmes qui écrivent. Et nous parlons littérature, mais ce sont avant tout des êtres que j'aime, pas seulement des écrivaines.

L'écrivain-e dont je suis jalouse...

Je ne suis pas jalouse des écrivains, parce que je sais combien ils ont sacrifié à l'écriture, et je sais qu'il n'y a pas de quoi être jalouse de ces sacrifices. Proust le dit bien, même s'il pense que l'amitié et l'amour sacrifiés pour le temps de l'écriture sont moins importants que la tâche de l'écrivain. Je pense ici à ce livre de Thomas Mann, *Maître et chien*, et au moment des promenades avec Bauschan que Mann évoque. Le temps de l'écriture est-il plus précieux que le temps des balades avec le chien ? Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'écrire est un travail qui demande un sacrifice sans retour immédiat ou même à long terme. Alors, je ne peux pas être jalouse de qui que ce soit qui a donné son temps et sa vie à cela.

Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Elle aura su former, malgré son peu de talent, de bons écrivains. ♦



Dans la bibliothèque de Catherine Mavrikakis

Chaos littéraire

Jérémy Laniel

Ce qui fait d'une bibliothèque un reflet de son propriétaire, c'est non seulement le choix des titres, mais aussi le réseau d'associations qu'implique ce choix. Notre expérience se construit sur l'expérience, nos souvenirs sur d'autres souvenirs. Nos livres se construisent sur d'autres livres qui les modifient ou les enrichissent, qui leur confèrent une chronologie différente de celles des dictionnaires de littérature.

— Alberto Manguel, *La bibliothèque, la nuit*

C'est ainsi que le lecteur de Borges définissait la bibliothèque dans l'un de ses plus récents ouvrages, une définition à laquelle adhérerait pleinement Catherine Mavrikakis lorsqu'elle m'a accueilli chez elle, question que je parcoure son univers littéraire à même l'intimité de ses bibliothèques. « Par où veux-tu commencer ? J'ai des livres ici, dans le salon, sinon en haut dans ma chambre et en bas, près de mon bureau. Par contre, la majorité de mes livres sont à l'université. Ah oui, j'oubliais, je n'ai pas d'ordre. [...] J'adore chercher un livre, car je vais tomber sur plein d'autres livres avant, qui vont peut-être m'intéresser. [...] Pour moi, la bibliothèque est un réseau, un peu comme le conçoit Borges. Un livre amène toujours à un autre livre. Une bibliothèque, c'est infini. »

On peine à imaginer l'écrivaine et professeure Catherine Mavrikakis sans livres. Même elle en convient : « Je voulais un lieu sans

livres dans la maison, mais je n'ai pas réussi, ils sont toujours là. » Pourtant, on ne peut pas qualifier l'enfance de Mavrikakis de livresque. « Mes parents avaient une bibliothèque, mais c'était juste pour l'apparat. C'est ma mère qui tenait à avoir une bibliothèque, je ne sais même pas si c'était pour le côté intellectuel. Ils étaient plutôt de la petite bourgeoisie avec leurs *Reader's Digest* et leurs encyclopédies. Ma mère ne lisait pas et mon père lisait seulement en voyage, des romans policiers qu'il ne gardait pas. »

C'est donc à l'extérieur de la maison familiale que l'auteure a découvert les livres et la lecture. « La première vraie bibliothèque fut celle du collège Marie-de-France, où j'ai été pendant sept ans. J'y ai passé beaucoup de temps même si la bibliothécaire était chiant. C'est là que j'ai découvert les livres, univers que je connaissais peu. »

Les livres ont l'avantage de leurs inconvénients, ils font des petits dans la bibliothèque. Ils se multiplient et s'accumulent, chacun ouvrant la porte à cent autres. Vivre avec eux est une façon de prolonger le souvenir de lecture, d'ouvrir la porte à une possible redécouverte d'un univers littéraire en temps et lieu. Pour Catherine Mavrikakis, par contre, le temps est peut-être venu de se délester de quelques-uns, vient un moment où on ne peut pas tout (re)lire. « Je suis rendue à une période de ma vie où il y a des livres que je ne lirai plus, que je sais que je ne lirai plus. Il y a des livres dont je

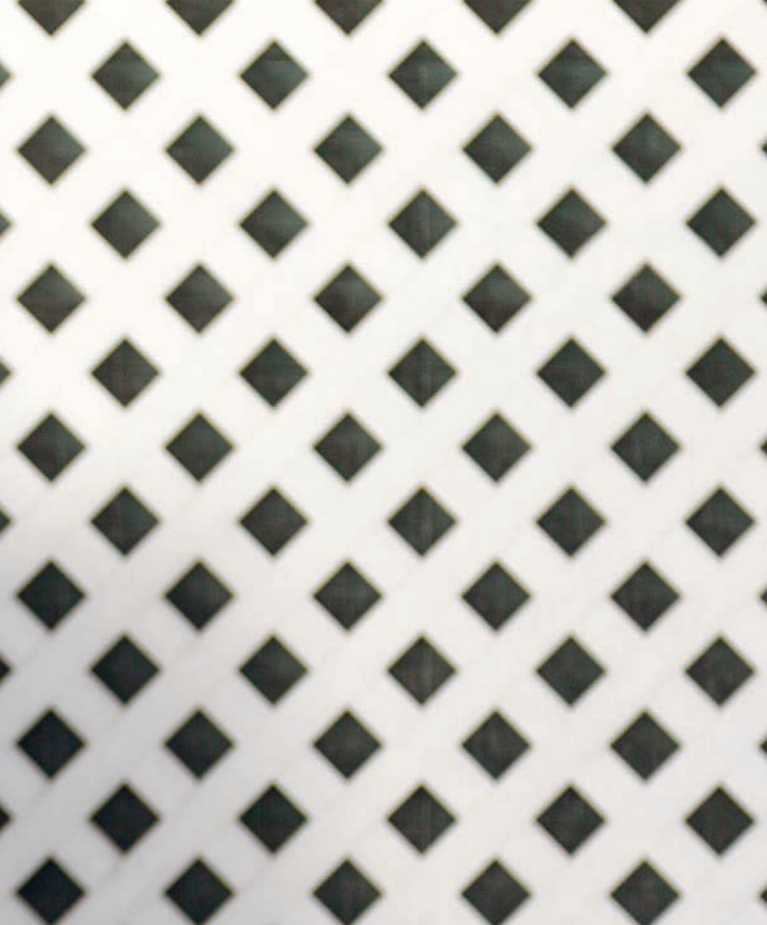


Photo: Sandra Lachance

J'aime la vulnérabilité de ceux qui détestent. Détester, c'est s'exposer. Détester, c'est assumer.

pense me séparer. Je ne tiens pas qu'à posséder des livres, je peux les donner facilement. J'écris dans les livres, j'enlève des pages, je note jusque dans "La Pléiade", je n'ai pas de respect pour les livres. Je peux racheter trois fois le même livre. »

Sans elle, elle n'aurait jamais regardé si haut

Lorsqu'on lit Catherine Mavrikakis, on comprend rapidement son rapport aux œuvres littéraires. Si on la retrouve rarement là où on l'attend, elle a un peu ce même rapport avec les auteurs qui peuplent son paysage littéraire. « J'aime les œuvres complètes. J'aime avoir tout, j'aime les auteurs dans leur ensemble. Je ne supporte pas les gens qui disent "Moi, je n'aime pas le dernier d'Untel". Moi, j'aime toute l'œuvre d'un auteur. Il y a le temps de l'œuvre, c'est cette temporalité que j'aime. J'aime l'attente du prochain pour comprendre où l'auteur va aller. Je ne suis pas quelqu'un des livres, je suis quelqu'un de l'œuvre. »

Au détour d'une conversation, on n'est pas surpris de l'entendre dire qu'elle n'aime pas la poésie. « J'aime la poésie, j'ai fait ma thèse sur Mallarmé, mais je dis à tout le monde que je déteste la

poésie. Je n'aime pas la posture poétique, je n'aime pas toujours l'authenticité de la poésie, comme si c'était toujours plus vrai que le reste, donc je fais semblant de ne pas l'aimer. [...] J'ai longtemps hésité entre la philosophie et la littérature, mais j'aime trop les contradictions de la littérature. La philosophie commande une certaine clarté que la littérature n'exige pas de la même façon. »

Une place de choix est aussi réservée à Robert Musil, Peter Handke et Thomas Bernhard, trois écrivains autrichiens. « Ce que j'aime de la littérature autrichienne, c'est cette capacité de détester, de détester sa propre culture, et ils ont beaucoup à perdre parce qu'ils ont une grande culture. Il y a aussi ce désir de faire une grande littérature, de l'entretenir tout comme de la détruire. Elle importe. Je trouve ça fort d'être capable de se retourner contre soi. [...] J'aime la vulnérabilité de ceux qui détestent. Détester, c'est s'exposer. Détester, c'est assumer. C'est une place sacrificielle dans notre société, tout le monde va te détester si tu détestes, mais il faut le faire. »

Quant à la littérature québécoise, elle ne fait pas exception dans le désordre qui règne au sein de ses bibliothèques. Plusieurs titres du Québec sont parsemés ici et là, dans ce chaos littéraire dont seule la propriétaire peut trouver son réseau de cohérence. Pour Mavrikakis, notre littérature est beaucoup plus forte lorsqu'elle se frotte à celles de la francophonie et du monde plutôt que lorsqu'on la ghettoïse. « La littérature québécoise, je ne l'aime pas comme littérature québécoise, je l'aime comme littérature. Je trouve que c'est à son détriment de la séparer de cette façon, qu'on doit tout mélanger ça. J'ai l'impression qu'il y a une peur d'affirmation; on peut la mélanger aux autres sans problème. »

C'est du corpus québécois qu'est tiré l'un des livres qu'elle a le plus souvent offert : « Je donne beaucoup de Denise Desautels, celui sur le parc Lafontaine, *Sans toi, je n'aurais pas regardé si haut*. Je donne ça à des gens qui veulent écrire et je me dis qu'il y a là comme une méthode d'écriture, un lieu que tu te mets à habiter. C'est un livre qui débloque l'écriture, qui donne des permissions. »

Si certains ouvrages ouvrent à la création, ses livres à elle se cachent bien souvent derrière les autres, dans une rangée au fond, le moins visibles possible. « Ce qu'il y a de plus honteux dans ma bibliothèque, ce sont mes livres. [...] C'est dur d'aimer ses livres quand on enseigne la littérature, il y a une espèce d'humilité qui est à la base de l'enseignement de la littérature ! Ça ne veut pas dire cependant que je veux cesser d'écrire. Il y a une étudiante qui a vu un de mes livres en Italie, dans la section francophone d'une librairie aux côtés de Maupassant, et quand elle me l'a dit, j'ai eu extrêmement honte. Je me sentais un peu comme une blague. »

Errer avec l'écrivaine pendant plus de deux heures dans ses bibliothèques, c'est la voir enthousiaste à redécouvrir elle-même ses rayons. Elle marche à la recherche d'étincelles des lectures passées. Elle me parle de sa relecture de *La montagne magique* de Thomas Mann durant les dernières vacances des fêtes et m'indique qu'il lui reste une quarantaine de pages à lire, mais qu'elle ne veut pas le terminer, ne sachant pas si elle aura le temps de le relire encore une fois. Elle m'offre un livre, *Les saisons* de Maurice Pons, un roman-culte dont elle ignorait tout avant qu'une éditrice française le lui mette dans les mains. La voici heureuse de me transmettre ce qu'elle considère comme un étrange récit. La lectrice insatiable, se dévoilant par le biais de ses lectures, projette un peu de lumière sur son œuvre, que certains qualifieraient de sinistre, mais qui prend sa source dans un amour ardent pour la littérature. ♦